

“nier était aux gages des compagnies de traite ; après trois ou quatre années, il retournait en France. L’habitant était celui qui prenait une terre, se fixait à demeure dans le Canada et y laissait ses enfants ; dès les jours de Champlain, on le distingua de l’hivernant. Abatteur de la forêt, conquérant du sol par la charrue, milicien dans les heures de danger, croyant aux destinées du Canada comme les Gaulois ses pères avaient cru à l’avenir de leur noble patrie, l’habitant est la souche unique du peuple canadien-français.” (1)

Voyons maintenant les appréciations. La question des huguenots est l’écueil de tous les protestants qui ont écrit sur l’histoire du Canada, même des plus favorables. Et pourtant il fallait empêcher à tout prix que les guerres religieuses qui désolaient la vieille France ne portassent des entraves à l’établissement du Canada. Les huguenots qui sont venus au Canada ne se sont jamais occupé de colonisation, mais uniquement de commerce. “La moitié des marchands, ou bailleurs de fonds,” dit M. Sulte, “étaient huguenots et voyaient avec déplaisir la détermination de Champlain d’introduire les catholiques dans la Nouvelle-France. Ils se montraient tout aussi hostiles aux projets de colonisation. Comment expliquer leur attitude de manière à satisfaire les écrivains protestants de nos jours qui ne cessent de se lamenter sur le prétendu absolutisme des amis de Champlain ? A-t-on jamais prouvé que les huguenots voulussent fonder ici une colonie digne du nom, c’est à dire permanente, stable, agricole, susceptible de se suffire à elle-même ? Nous avons, au contraire, cent témoignages qui démontrent leur opposition à tout ce qui ne tenait point immédiatement au commerce. Pourquoi donc méconnaître les faits ? Si on eût écouté les huguenots, le Canada ne se fût ni défriché, ni peuplé.” (2)

M. Sulte trace un tableau bien animé de la vie et des travaux des premiers colons de la Nouvelle-France. “Les rigueurs du climat canadien,” dit-il, “n’effrayaient personne. L’intense chaleur de nos étés n’affaiblissait point les courages. Après avoir bravé les moustiques et les coups de soleil, le bûcheron voyait venir l’hiver avec tranquillité. C’était un changement de scène qui s’offrait à ses regards et d’autres combats à livrer aux éléments. Les journées étaient plus courtes, tant mieux : la santé se dédoublait ; les soirées s’allongeaient, tant mieux : encore : la causerie et les chansons y gagnaient. Que de récits

(1) Page 10.

(2) Page 3.